

24 mars 2020
LETTRÉ AUX FIDÈLES INVISIBLES

fr. Jean-Miguel Garrigues o.p.

Chers fidèles du Christ qui êtes des laïcs,

Cela fait une semaine que le confinement, suivi par la suppression des offices religieux en public et la fermeture de beaucoup d'églises, vous ont fait disparaître dans la maison de Dieu qu'est l'Église. Vous êtes soudain devenus invisibles et c'est une immense douleur pour tout le Corps du Christ. Pour vous d'abord, car vous voici privés – et pour combien de temps ? – des sacrements et tout particulièrement de l'eucharistie, qui est le sacrement par excellence, car en elle le Christ se donne en personne, et qui est donc la source même de la vie de l'Église. Je pense plus particulièrement aux fidèles victimes de cette pandémie, qui meurent sans le secours des derniers sacrements.

Ce l'est aussi, croyez-moi, pour nous autres prêtres. Notre ordination au sacerdoce ministériel nous a mis au service de votre sanctification par la Parole de Dieu et les sacrements, de cette sanctification qui est notre sacerdoce commun à nous tous, fidèles du Christ, que nous soyons laïcs ou ministres ordonnés. Imaginez notre désolation, à nous Frères Prêcheurs, de ne plus prêcher et célébrer que dans des temples sans fidèles laïcs ; ou encore celle des prêtres pasteurs dont l'assemblée paroissiale est devenue invisible. Invisible et en grande partie inatteignable, même pour la confession individuelle et le sacrement des malades. Un évêque italien n'a-t-il pas dû offrir par haut-parleur aux résidents d'une maison de retraite, sous forme d'absolution collective, le pardon que ses prêtres ne peuvent plus donner dans la confession individuelle ? En France ce même acte public à distance ne serait lui-même pas possible en raison d'une conception étroite de la laïcité.

Je me représente combien cruellement vous devez ressentir à la fois l'invisibilité de l'Église et votre propre invisibilité, en ce temps qui doit vous sembler comme une sorte de Samedi Saint, jour de l'année liturgique où les églises sont vides de tout signe de la Présence du Christ. Étrange Samedi Saint où, comme en une prémonition eschatologique, les églises sont toujours habitées sacramentellement par le Christ, mais où c'est vous qui ne pouvez plus habiter cet espace ecclésial, car vous êtes confinés hors de toute assemblée visible de croyants. Vous, vous êtes confinés en-dehors des églises et nous, prêtres, nous sommes confinés au-dedans de ces mêmes temples qui vous restent fermés. Cela crée une séparation douloureuse parce que profondément anormale au sein du Corps du Christ.

Vous êtes donc devenus invisibles dans la sacramentalité de l'Église. Invisibles, oui, mais pas pour autant absents de l'Église comme communion de personnes dans la foi, l'espérance et la charité. Priant devant le Saint-Sacrement de notre église conventuelle, j'ai soudain perçu votre présence croyante comme étant symbolisée par la veilleuse du tabernacle. N'exprime-t-il pas votre vie chrétienne de chaque jour et votre prière invisible dont l'eucharistie est normalement la source ? Normalement. Mais, si Dieu s'est lié positivement par l'Incarnation aux sacrements en tant qu'ils nous apportent toujours sa grâce, il ne s'est pas lié à eux négativement, car Il a bien d'autres manières de nous communiquer celle-ci.

La grâce que vous recevez normalement par la vie sacramentelle de l'Église, vous pouvez la recevoir du Christ, en cas de nécessité, directement dans votre cœur. En effet si, sans qu'il y ait faute de votre part, vous ne pouvez pas recevoir la communion, vous pouvez cependant en recevoir la grâce en adorant et en désirant cette eucharistie encore présente dans le tabernacle des églises. C'est ce que l'on appelle la « communion spirituelle ». Pensez-y quand, en allant faire vos courses, vous passez devant une église, même fermée comme un tabernacle : le Christ est là, car la messe continue à être célébrée par les prêtres. En le rejoignant par la pensée en une prière aimante, vous actualisez cette

communion de foi, d'espérance et de charité qui constitue l'Église. L'Église n'est jamais plus elle-même qu'au ciel, où il n'y a plus de sacrements, parce que là « le Christ est tout en tous » (Col 3, 11). Que ce temps étrange, où la sacramentalité de l'Église est obscurcie, soit pour nous une occasion de découvrir l'autre aspect de l'Église, invisible celui-là mais néanmoins si réel : la communion des saints. Que la charité du Christ dilate notre souci des autres pour leur venir en aide, mais aussi notre prière pour les malades, les mourants, le personnel soignant.

Demandons les uns pour les autres que Dieu « augmente en nous la foi » (Lc 17, 5) car la malignité et l'absurdité de la pandémie, qui va frapper davantage les populations démunies, est une pierre d'achoppement pour notre foi. « Je crois, Seigneur, mais viens en aide à mon peu de foi » (Mc 9, 24). Une fidèle m'envoie cette question qui, de manière combien compréhensible, semble la tourmenter : « L'idée d'une punition voulue par Dieu me révolte. Nous avons bien mérité ce qui arrive avec la course à la mondialisation mais, quand j'ai besoin plus que jamais d'un Dieu d'amour, comment l'imaginer nous envoyant une pénitence ? ».

Disons tout de suite que le seul langage qui puisse exprimer adéquatement la Parole de Dieu à ceux qui souffrent de plein fouet le choc du mal c'est la compassion d'une charité « en actes et en vérité » (1 Jn 3, 18) fondée sur le Christ, lequel « a aimé les siens jusqu'à la fin » (Jn 13, 1). N'oublions pas que la sainte mère Térésa de Calcutta nous rappelait que la charité est le langage le plus universel et, dans certains cas, le seul que puissent entendre ceux qui sont éprouvés. A ceux d'entre vous qui peuvent alimenter leur foi à la Parole de Dieu dans un contexte pas trop angoissant, je propose néanmoins la méditation suivante en réponse à la question qui m'a été posée plus haut.

« Dieu n'a pas fait la mort, Il ne prend pas plaisir à la perte des vivants. Il a tout créé pour l'être. Les créatures du monde sont salutaires ; en elles il n'est aucun poison de mort » (Sg 1, 13-14). Voilà ce, qu'au terme de l'Ancien Testament, écrit le Livre de la Sagesse. Il révèle ainsi que Dieu, qui est « Celui qui est » (Ex 3, 14), a créé toute chose pour qu'elle soit et croisse selon sa nature, non pour la détruire. La créature corporelle est par nature mortelle. Toutefois au sujet de l'homme, créature à la fois corporelle et spirituelle, le Livre de la Sagesse ajoute : « Dieu a créé l'homme pour l'incorruptibilité, il en a fait l'image de sa propre nature. C'est par l'envie du diable que la mort est entrée dans le monde » (Sg 2, 23-24). Autrement dit, Dieu a créé l'homme pour le conduire à sa propre vie incorruptible sans passer par la mort du tombeau. En vue de cela, Il l'a créé « à son image » (Gn 1, 26), avec une âme spirituelle capable de recevoir sa vie divine.

Or, en raison même de la richesse dont Dieu l'a doté, l'homme est complexe et cette complexité comporte une fragilité. Il est mortel par son corps, immortel par son âme spirituelle et sa nature composite ne peut s'harmoniser qu'en accueillant la « ressemblance » (Gn 1, 26) auquel Dieu l'appelle en lui donnant part par grâce à sa vie divine. Que l'alliance de grâce avec Dieu se rompe par sa faute et c'est l'harmonie de son âme et de son corps qui se trouve blessée. Depuis la rupture des origines, que nous appelons le péché originel, la mort spirituelle entraîne en nous la mort corporelle : « le péché est entré dans le monde et par le péché, la mort et ainsi la mort a passé dans tous les hommes » (Rm 5, 12). Il ne s'agit pas de justice punitive pour telle ou telle faute que nous aurions commise, mais d'une justice immanente qui est comme l'envers de la grandeur divine de notre vocation quand nous la refusons. Nous sommes devenus mortels et c'est en partageant la Pâque de la mort et de la résurrection de son Fils que nous entrons dans notre héritage divin. Que nous mourions du coronavirus ou d'autre chose, rien n'y change : pour le croyant c'est toujours le même passage avec le Christ de la vie mortelle à la vie de Dieu. Nous sommes « pèlerins et voyageurs sur la terre » (Gn 23, 4 ; He 11, 13). « Portons les fardeaux les uns des autres » (Ga 6, 2) dans le Christ et entrons ensemble dans sa Pâque pour « passer de ce monde vers son Père » (Jn 13, 1).

Proche de vous par le cœur et la prière,
fr. Jean-Miguel Garrigues o.p.